

trois mois dans toute la France. Nous fûmes souvent contrariés, lorsque nous étions dans l'obligation de faire reconnaître le poids de nos machines ou de quelque autre colis, par le manque de précision du matériel des douanes et même des chemins de fer. Ainsi, une fois, je voulus expédier de Saint-Nazaire à Genève une petite caisse contenant de magnifiques coquillages dont on m'avait fait cadeau, et je me rendis pour cela à la poste où mon colis fut refusé, car il pesait plus des 10 kg réglementaires pour être admis en colis postal. On m'adressa au bureau des chemins de fer où j'essayai un nouveau refus, cette fois, parce que, le colis n'atteignant pas 10 kg, il devait être confié à la poste. J'essayai de dire qu'il n'y avait pas été admis, parce que, précisément, il était trop lourd. On me répondit d'un ton péremptoire : « Nos balances sont justes, Monsieur ! » Et on ferma la porte assez grossièrement.

Je retournai à la poste où on me répondit la même chose. Que devenir avec mon colis ? Allais-je être dans l'obligation de le porter moi-même à Genève ?

Je faisais de tristes réflexions lorsque, avisant un sergent de ville, j'allai lui raconter ma mésaventure. « Venez avec moi, me dit-il, et on verra bien de quoi il en retourne. » Il m'accompagna à la poste dont la balance fut reconnue juste, et ma caissette finit par être admise au chemin de fer malgré les protestations de l'employé qui prétendait que sa bascule était plus juste que toutes les bascules de la poste. Toutes ces tergiversations m'avaient néanmoins fait perdre une bonne heure.

J'ai dit plus haut que nos permis nous donnaient le droit de circuler dans toute la France, mais tel ne fut pas l'avis d'un fonctionnaire de Marseille logé dans le même hôtel que nous. Celui-ci me fit observer que nos machines ne portant, ni la marque, ni le plomb français, nous pouvions être exposés à des désagréments. Je lui répondis, en lui exhibant nos papiers, ce qui ne parut pas le convaincre, car il me répondit, avec un accent qui sentait fort la Cannebière qu'ils pouvaient peut-être suffire pour toute la France, mais pas pour Marseille. Cela nous fit bien rire, et nous lui fîmes voir, en sautant

condamné la porte et les fenêtres de notre chambre au moyen de vis que j'avais retirées d'une armoire où elles étaient destinées à suspendre les vêtements. Nous avons pu, de cette manière dormir dans une relative sécurité.

Combien de fois, à l'aube, au bord du chemin, avons-nous surpris de ces malandrins occupés à faire rôtir sur un foyer improvisé, quelque volaille dérobée au cours de la nuit dans une ferme des environs. Nos vélos roulant silencieusement ne les avaient pas avertis assez tôt de notre approche pour leur permettre de dissimuler leur larcin ; mais il en aurait été tout autrement s'ils avaient perçu le bruit des pas d'un gendarme en patrouille, auquel cas, la volaille aurait bien vite disparu dans un buisson ou été enfouie dans quelque cachette et ils auraient eu tout bonnement l'air de se réchauffer à leur foyer pour se garantir contre la fraîcheur matinale.

Les hôtelleries fréquentées par les nomades étaient en général situées autour du champ de foire ou dans ses environs immédiats ; elles étaient moins confortables que celles des rouliers, aussi ne les utilisions-nous que pour le repas de midi qui, quoique simple, était toujours excellent ; mais nous n'y passions pas volontiers la nuit, car elles étaient trop bruyantes et il était impossible d'y goûter le repos qui nous était si nécessaire.

Je pense avoir suffisamment dépeint le caractère et le genre de vie de ces braves gens qu'étaient les nomades ; j'ajouterai seulement qu'ils constituaient pour nous une utile et joyeuse compagnie. La dure existence qui était leur partage exerçait, évidemment, une certaine influence sur leur caractère, et leur rude physionomie pouvait peut-être ne pas paraître très accueillante à ceux qui les connaissaient mal, mais il y avait parmi eux beaucoup de loyauté et d'excellents cœurs ; nous l'avons souvent constaté dans nos rapports mutuels.

Il se trouvait parfois dans leurs rangs des déclassés ayant reçu une certaine éducation et que des revers de fortune avaient conduits à suivre cette carrière. Ils remplissaient habituellement les fonctions d'impresarios, de régisseurs parlant au public, ou faisaient le boniment sur les tréteaux.

lui dis que j'allais, à mon retour, écrire à M. Haillif, directeur du T.C.F. pour l'informer de quelle grâce il recevait les membres de cette association, car, lui dis-je encore, il est de toute impossibilité, à un touriste faisant à bicyclette le tour de France, de transporter avec lui toute une garde-robe. Nous étions cependant décentement vêtus, ce jour-là, de jolies vareuses que nous avions endossées le matin même à La Rochelle et qui provenaient d'un de ces envois que nous avions expédiés dans cette ville avant notre départ; nous venions précisément de quitter un membre du comité du T.C.F., M. Weber, avocat à la cour d'appel de Paris, lequel avait admiré notre manière de voyager, nous disant même que nous avions l'air si frais que nous paraissions sortir d'une boîte.

Puis, pour payer notre dépense, je sortis avec affectation de ma poche, un porte-monnaie contenant encore un nombre respectable de louis d'or que j'eus soin de faire miroiter aux regards ébahis de ce grossier personnage et j'en jetai dédaigneusement un sur la table, lui disant d'un ton majestueux : « Payez-vous, et un peu vite ! » Et nous partîmes sans lui adresser le moindre salut.

Il eut alors conscience d'avoir commis une gaffe et nous suivit dans la rue, nous présentant de plates excuses qui s'adressaient sans doute plus à notre porte-monnaie qu'à nos personnes, nous priant d'un air obséquieux de l'excuser, de revenir en arrière, et qu'il pourrait peut-être nous servir dans une salle à part. Je lui répondis vertement qu'il n'entraît pas dans nos habitudes de manger comme des chiens enfermés dans leur niche, puis que nous avions l'habitude d'être reçus dans d'autres maisons bien plus confortables que sa bicoque; que nous préférions en tout cas aller dîner ailleurs, avec les paysans de l'endroit qui certainement devaient être beaucoup mieux éduqués que lui; que si même il nous invitait à dîner « chez lui » nous ne consentirions pas à nous arrêter dans une gargote aussi mal fréquentée.

Nous n'eûmes pas trop, du reste, à souffrir de ce contre temps, car c'était jour de foire et il ne nous fut pas difficile de trouver un restaurant où nous fûmes très bien servis, coudoyant, il est vrai, des

Il est évident aussi que, si à l'entrée d'une localité on a été assailli par un énorme chien noir et que, un peu plus loin, un homme ivre a traversé la route en titubant, il serait téméraire d'affirmer que les ivrognes parcourent les rues, que tous les chiens y sont noirs et féroces et que les habitants ne portent pas de chaussures, parce qu'on aura rencontré quelques gamins jouant nu-pieds.

Il me souvient qu'un soir, accablés par la chaleur et la fatigue d'une longue route, nous étions arrivés dans une jolie petite bourgade à laquelle des maisons blanches aux murs tapissés de chèvrefeuilles et de rosiers en fleurs donnaient l'apparence d'une charmante petite oasis. Devant l'unique auberge, à l'ombre d'un ormeau séculaire, une petite fontaine déversait son eau limpide dans un large bassin où s'ébattaient de nombreux canards, attendant patiemment le jour où ils pourraient figurer dignement autour d'une broche ou dans une casserole ; et nous pensions que tout le monde devait être heureux dans ce charmant endroit où tout respirait le calme de la paix ; aussi fut-il décidé que nous passerions la nuit dans l'auberge qui nous avait paru si accueillante, et nous ne fûmes pas déçus. La chère était excellente, les chambres jolies et très propres.

Mais, après le souper, ainsi que nous le faisons habituellement, nous liâmes conversation avec nos voisins de table, tous gens du pays, et alors ! comme il nous fut facile de nous convaincre que nous n'avions pas été perspicaces en ce qui concernait la paix qui nous avait paru devoir régner dans ce paradis terrestre qui n'était, en réalité, qu'un abominable enfer. Les habitants, divisés en plusieurs clans, s'en voulaient à mort. Chacun exérait son voisin et ne voulait rien supporter de lui ; aussi, de nombreux procès surgissaient-ils de toute part et, sauf quelques sages, presque tous plaidaient soit pour attaquer, soit pour se défendre.

Tout cela nous avait fort attristés car, ainsi qu'il nous avait semblé au premier abord, il eût été si facile de vivre heureux dans cet endroit aussi joli que fertile.

Nous eûmes bientôt l'explication de cet état de choses : un avocat de la ville voisine possédait en ces lieux une villa où, chacun, pour la